

gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être très généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé ; il n'a pas trouvé le joint sensible.

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin de juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas *assez monté*.

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle de *Mademoiselle d'Hauterive*. Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prudhomme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique ! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

XLIV

Chère maître,

Non ! pas de sacrifices ! tant pis ! Si je ne regardais les affaires de Bouilhet comme miennes absolument, j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais 1° c'est mon affaire ; 2° les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien ?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si l'*Affranchie* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations ; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Done, c'est convenu puisqu'on ne peut pas

supprimer Latour Saint-Ybars; vous passerez après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Sainte-Beuve. Comme la petite bande diminue! comme les rares naufragés du radeau de la *Méduse* disparaissent!

Mille tendresses.

XLV

... 1870.

Chère bon maître,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de

Sp. in Paris magazines

l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* et dans *Paris*, par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La *Tribune*, le *Pays* et l'*Opinion nationale* m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose. Les braves sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content.

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc., etc! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la *Féerie*? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait

poncif). Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème!

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turquie que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu!..

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer?

XLVI

Mardi, 4 h. 1870.

Chère maître,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux et que la composition, le dessin manquent absolument!

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène

Houssaye, ne veut pas faire d'article sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne, ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la Féeerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé, séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la Féeerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui. Enfoncé derechef. Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi. Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

XLVII

Vendredi, 10 h. du soir, 1870.

Chère maître, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin. » La *Liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais »? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous!

Je continue à être roulé dans la fange. La *Gironde* m'appelle Prudhomme. Cela me paraît neuf.

Comment vous remercier? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme! Sans compter le reste!

XLVIII

Mercredi après-midi ... 1870.

Chère maître,

Votre commission était faite hier à une heure. La princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir! Le sentiment général est la peur, pas autre chose!

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient féroce. Je suis moins indigné que dégoûté! Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parler munis de pistolets et de cannes à dard? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE

maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque! Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage.

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire désormais pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

XLIX

47 mars 1870.

Chère maître,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de M^{me} Cornu portant ces mots : « Venez chez moi,

affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue*! « Comment? moi que tout le monde attaque maintenant! Je n'aurais pas cru ça! et je voulais la faire nommer de l'Académie! Mais que lui ai-je donc fait? etc., etc. » Bref, elle est désolée, et l'empereur aussi! Lui n'était pas indigné, *mais prostré* (*sic*).

M^{me} Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici, une théorie de la manière dont on compose des romans.

« Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en répons.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche.

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant! Connaissez-vous quelqu'un qui... Alors M^{me} Cornu m'a nommé.

— Oh! ne dites pas que je vous ai parlé de ça! »

Tel est le dialogue que M^{me} Cornu m'a rapporté. Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à M^{me} Cornu, qui la fera passer à l'impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats! On nous en dit d'autres à nous!

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable. J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femme sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris, de temps à autre, par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute

nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

M^{me} Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

L

... 1870.

Chère maître,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à M^{me} Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu *l'Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécotter

comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci. Je crois que ça va aller mieux ! Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

LI

Lundi matin, 11 heures, 1870.

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et M^{me} Maurice aussi! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice)? Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons! On n'entend parler que de maladies et d'enterrements! Mon pauvre larbin est toujours

à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu'elle n'avait « jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. F***; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

LII

Mardi matin... 1870.

Chère maître,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois ! Je ne travaille pas trop, car sans le travail, que serais-je devenu ? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit ? Le déversoir nerveux fait défaut.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur F***, qui m'a

paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

LIII

Paris, jeudi.

M. X*** m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il ? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine ? Moi, j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans, peut-être ce sera la

philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

Et la préface des *Idées de M. Aubray*?

Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter avec vous !

LIV

Vendredi, 9 heures du soir... 1870.

Chère bon maître,

Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure, à six heures, et après m'avoir parlé de choses et d'autres : « M^{me} Sand m'a écrit que vous étiez gêné. »

C'est vrai ! je le suis toujours !

Eh bien, là-dessus il s'est embarqué dans une série de phrases tendant à me prouver qu'il ne gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près de l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais avec l'*Éducation sentimentale*. Bref,

savez-vous ce qu'il me propose ? Me *prêter*, sans intérêt, trois à quatre mille francs, à *condition* que mon prochain roman lui appartiendra aux mêmes conditions, c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume. S'il ne m'a pas répété trente fois : « C'est pour vous obliger, ma parole d'honneur, » je veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*. Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. A moins d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

Problème psychologique : Pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy ? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral, ni qui aime plus l'immoralité que toi : une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil ? ou par une certaine perversité ?

Bonsoir, après tout ! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter, avec Athalie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Et je n'y pense plus.

Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet. Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.

N I ni, c'est fini !

J'ai revu le docteur *** hier chez Dumas. « Es-
trange bonhomme. » J'aurais besoin d'un dic-
tionnaire pour le comprendre.

Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le
plébiscite plonge les Parisiens ! C'est à en crever
d'ennui. Aussi je m'esbigne.

Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?

Je connaissais l'*Éthique de Spinoza*, mais pas
du tout le *Tractatus Theologico-politicus*, lequel
m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration.
Nom de Dieu ! quel homme ! quel cerveau !
quelle science et quel esprit ! Il était plus fort
que M. Caro, décidément.

Quand se verra-t-on ? Est-ce que je ne peux
pas compter sur une petite visite à Croisset ? non
pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous
parler longuement de deux plans.

LV

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore
d'enterrer un ami ! De sept que nous étions
au début des dîners Magny, nous ne sommes
plus que trois ! Je suis gorgé de cercueils comme
un vieux cimetière ! J'en ai assez, franche-
ment.

Et au milieu de tout cela je continue à tra-
vailler ! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice
de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a
pas moyen de recaler une comédie de lui, en
prose. Après quoi, je me mettrai à *Saint An-
toine*.

Et vous, chère maître, que devenez-vous avec
tous les vôtres ? Ma nièce est dans les Pyrénées
et je vis seul avec ma mère qui devient de plus
en plus sourde, de sorte que mon existence man-

BIBLIOTHÈQUE MUSEUM

que de folichonneries absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il me manque le temps et l'argent. Donc il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

LVI

Samedi soir, 2 juillet 1870.

Chère bon maître,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre, nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti

comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne avec qui causer, « qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ».

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur; et vous habitez loin de moi, tous les deux!

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine*, demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre moi, à ma misérable carcasse! Elle va très bien, la carcasse. Je dors énormément! « Le coffre est bon », comme disent les bourgeois.

J'ai, dans ces derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outre-cuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie ?

Quelle année de malédiction ! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque !

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, être héroïque, vous vous sentez las ! Que sera-ce donc de nous !

Je viens de relire les entretiens de Goëthe et d'Eckermann. Voilà un homme, ce Goëthe ! Mais il avait tout celui-là, tout pour lui.

LVII

Croisset, mercredi soir... 1870.

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres ?

Moi, je suis écœuré, navré, par la bêtise de mes compatriotes. L'irréparable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre : 1° parce qu'il se croit provoqué par la Prusse ; 2° parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ; 3° parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races ? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui

se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale.

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus*.

J'ai commencé *Saint Antoine*, et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous ?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade ! Ah ! que ne puis-je vivre chez les Bédouins !

LVIII

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment ! chère maître, vous aussi démoralisée, triste ? Que vont devenir les faibles alors ?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés ? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*. Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français ! Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer ? On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entre-tuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau ! Pourquoi pas ? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée !

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une

forte raclée qui entrerait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes! l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel me révolte plus que l'infailibilité du pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Baden, mesure que le public trouve très juste!

Étudiez-vous Prudhomme par ces temps-ci? Il est gigantesque! Il admire le Rhin de Musset

et demande si Musset a fait autre chose? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger! Quelle immense bouffonnerie que... tout! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la matière! Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

LIX

Croisset, mercredi... 1870.

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Pa-

risien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les comprends! Quelle bêtise! quelle ignorance! quelle présomption! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore!

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps comme tout le monde à attendre des nouvelles. Ah! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti!

LX

Samedi... 1870.

Chère maître,

Nous voilà au fond de l'abîme! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée! Les Prussiens veulent détruire Paris! C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces Messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

Je meurs de chagrin. Quelle maison que la mienne! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent! Je maudis les femmes! c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la

défends, cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Maintenant j'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

LXI

Mercredi... 1870.

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire! Il faut s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs. Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux les Natchez ou les Hurons bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animaleusement envie de me battre!

Expliquez-moi ça! L'idée de faire la paix maintenant m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats qui sont des